

MARGUERITE, RENÉE, VITTORIA... ET LES AUTRES : DES FEMMES DE HAUT RANG PENDANT LA RÉFORME

ISABELLE Olekhnovitch

Luc 8.2-3 : « Les douze étaient avec Jésus et aussi des femmes qui avaient été guéries d'esprits mauvais et de maladies : Marie de Magdala (...), Jeanne, femme de Chouza, intendant d'Hérode, Suzanne et beaucoup d'autres qui les aidaient de leurs biens. »

Actes 17.4 : « Certains des Juifs se laissèrent convaincre et furent gagnés par Paul et Silas, ainsi qu'une multitude de Grecs adoreurs de Dieu, et bon nombre de femmes de la haute société. »

Actes 17.12 : « Beaucoup devinrent croyants ainsi que des femmes grecques de haut rang. »

L'évangéliste Luc s'est plu à souligner le rôle des femmes de haut rang auprès de Jésus puis auprès des apôtres dans la première Église chrétienne : leur ministère a été probablement très important, dans la mesure où elles ont dû faciliter la mission en terre païenne. Cette situation évoquée dans le Nouveau Testament s'est répétée à plusieurs reprises dans l'histoire de l'Église : des femmes de haut rang, par leur soutien matériel et spirituel, ont favorisé la cause de l'Évangile.

Notre attention portera, dans cet article, sur trois femmes qui ont encouragé la Réforme au XVI^e siècle, et soutenu les réformistes et les réformateurs, même si deux d'entre elles, pour des raisons complexes, n'ont pas renoncé définitivement au catholicisme romain. *Ces filles, sœurs ou épouses de rois ou de hauts dignitaires, ont été saisies par le Christ, ont lu l'Écriture et on annoncé l'Évangile.* Elles ont eu un rôle non négligeable dans le développement de la Réforme en France et à l'étranger.

Marguerite d'Angoulême, reine de Navarre

La figure de Marguerite d'Angoulême est bien connue, sans doute parce que son destin est lié à celui de son frère François, devenu en 1515 François I^{er}, à la cour duquel elle jouissait d'un ascendant fort supérieur à celui de ses épouses successives, Claude de France, puis Éléonore d'Autriche.

En 1515, elle a 23 ans : elle a reçu une éducation humaniste, elle est versée dans l'étude des lettres mais se sent spécialement portée vers l'Écriture Sainte.

Or, à Meaux, autour de l'évêque Guillaume Briçonnet, se forme un petit noyau dont l'influence sera considérable et qui œuvre pour des réformes dans l'Église. Ce n'est pas encore la Réforme ; ces hommes sont *réformistes* : ils pensent que le retour à l'Écriture Sainte suffira à éclairer l'Église. De 1521 à 1524, Marguerite entretient une correspondance suivie avec Guillaume Briçonnet, où elle développe les thèmes courants de la spiritualité chrétienne. L'évêque lui envoie un aumônier qui l'exhorte à la cour, ou lors de ses nombreux voyages, Michel d'Arande, dont elle se révèle docile auditrice.

Il est clair que Guillaume Briçonnet compte sur Marguerite pour que son frère François I^{er} considère ce mouvement d'un œil bienveillant. En fait, celui qui se permit de dire : « Souvent femme varie, bien fol qui s'y fie », n'a cessé de fluctuer dans son attitude à l'égard des idées nouvelles. C'était un homme peu religieux : ses motivations furent toujours d'ordre politique. Mais Marguerite remporta tout de même plusieurs victoires. C'est à sa

sollicitation qu'il institua une chaire de grec et une d'hébreu qui furent les premières du Collège de France. C'est sur ses instances qu'il ordonna au Parlement, en mars 1526, de rappeler les « évangéliques » proscrits¹. C'est encore sous son influence que la ville d'Alençon, dont elle était duchesse par son mariage en 1509, devint un foyer de réforme, au point qu'on surnomme le duché « la petite Allemagne ». Au milieu même de ses voyages, elle n'oubliait pas les bibliens de Meaux et pourvoyait à leurs besoins.

Marguerite est aussi une femme de lettres : en 1524, elle publie son *Dialogue en forme de vision nocturne* où elle affirme son abandon à la grâce de Dieu, puis en 1531, *Le Miroir de l'âme pécheresse* : elle y déclare l'Écriture seule autorité, seule vérité, la foi don gratuit de Dieu, seule justifiante ; elle dit aussi l'inutilité des œuvres, l'hypocrisie des pratiques ; elle n'invoque pas les saints et ne considère Marie que comme le modèle des élus.

Un prêtre, Gérard Roussel, célébrait tous les matins devant elle une messe qui n'avait plus rien de catholique. C'est à lui qu'elle demanda en 1533 de prêcher le carême au Louvre, en présence du roi. C'en est trop pour la Sorbonne, alors faculté de théologie ! En octobre de la même année, elle prohibe la lecture de l'ouvrage de Marguerite, *Le Miroir de l'âme pécheresse*. Il faut l'intervention de François I^{er} lui-même pour qu'elle revienne sur sa décision.

C'est l'année suivante qu'éclate la fameuse affaire des « placards » contre la messe, affichés à Paris, à Orléans et jusque dans les appartements du roi. François se fâche ; c'est le début d'une sévère répression. Par prudence, Marguerite quitte le cour pour gagner ses États. Elle voit aussi échouer le projet qu'elle avait caressé de susciter une rencontre entre son frère François et le réformateur allemand, Philippe Mélanchton.

Se réfugie dans son château de Nérac, Clément Marot sur qui les soupçons ont porté. Deux fois déjà, elle l'avait sauvé de la prison : il avait fait gras en temps de carême... Mais cette fois, c'est le bannissement et Marguerite juge imprudent de le garder auprès d'elle : elle l'envoie chez sa cousine Renée de France, à Ferrare. On ne sait si l'idée que Marot exploite ses dons de poète à la traduction des Psaumes est venue de Calvin ou de Marguerite. En tout cas, l'idée prend corps probablement à la suite de la traduction du Psaume 6 qui avait été inséré en 1533 dans *Le Miroir de l'âme pécheresse*. Quand les Psaumes paraissent à Genève et à Strasbourg en 1539, c'est le succès immédiat. Même le Roi enthousiasmé les chante à la cour !... jusqu'à ce qu'en 1542, ils figurent sur la liste des livres interdits...

Parce qu'elle avait propension au mysticisme, Marguerite n'aimait ni Érasme ni Calvin dont l'intellectualisme et la rigueur lui semblaient trop secs. Elle cessa d'ailleurs toute relation avec le second en 1545. Sa demi-adhésion à la Réforme est due à maints facteurs, à une certaine fantaisie et insouciance qui étaient siennes et qu'elle révéla dans son dernier ouvrage *L'Heptameron*. Néanmoins, elle resta toujours sensible aux souffrances des martyrs de la foi évangélique, et considérait la papauté romaine comme la bête de l'Apocalypse.

La fin de sa vie fut morose. Des dissentiments l'éloignèrent de son frère François I^{er} qu'elle avait tant aimé. Elle ne put rien faire pour arrêter son bras lors des massacres des vaudois de Cabrière et de Mérindol en 1545, où deux mille hommes furent massacrés et sept cents envoyés aux galères...

Elle meurt en 1549, ayant cherché dans la prière et la méditation remède à ses angoisses. Sa fille, Jeanne d'Albret, fera ce à quoi sa mère n'a jamais pu se résoudre : quitter ouvertement le catholicisme et prendre nettement parti pour la Réforme calviniste².

¹ Après Pavie, pendant la captivité du roi, la régente Louise de Savoie avait mené une politique de répression.

² N.D.L.R. : Sur ses terres de Navarre, elle fit venir une vingtaine de ministres, qui parlaient le basque et le béarnais, pour annoncer l'Évangile à ses peuples dans les deux langues, transforma les églises en temples et les monastères en écoles, employa les revenus ecclésiastiques au soulagement des pauvres et à l'entretien des pasteurs, et transféra l'académie de Lescar à Orthez et y appela des professeurs réputés.

Renée de France, duchesse de Ferrare

Non seulement la propre sœur de François I^{er} penchait vers la Réforme, mais aussi sa belle-sœur, Renée de France, et de façon encore plus déterminée et courageuse !

Certes, son mariage avec un duc italien, Hercule de Ferrare – le propre fils de Lucreèce Borgia ! – l'éloigna de la cour de France de 1528 à 1539, et elle se considéra d'ailleurs comme en exil à la cour du duc, où elle n'avait de cesse de défendre les intérêts de son beau-frère contre ceux-mêmes de son mari ; mais elle entretenait une correspondance suivie avec sa sœur, la reine Claude de France, et le roi lui-même.

Comment la fille de Louis XII et d'Anne de Bretagne vint-elle à la Réforme ? Sans doute l'influence de l'érudit Lefèvre d'Étaples, qui fut son professeur, fut-elle pour quelque chose dans son cheminement... C'est à partir de 1535 que les indices s'accumulent. Renée, qui toute sa vie fit preuve d'une rare générosité, accueillait à la cour tous les visiteurs, voyageurs ou exilés, surtout s'ils étaient français. Or, Marguerite de Navarre, sa cousine, lui envoya Clément Marot qu'elle ne pouvait garder auprès d'elle à Nérac après l'affaire des « placards ». Renée l'engage comme secrétaire, et elle engage et soutient ceux qui, comme lui, et pour la même cause – bannissement pour hérésie – ont quitté la France : poètes, écrivains, théologiens.

On commence dès lors à parler si favorablement d'elle parmi les réformés qu'elle reçoit l'année suivante la visite de Calvin, en personne. Elle eut avec lui de nombreux entretiens qui furent suivis d'une abondante correspondance qui ne s'acheva qu'avec la mort du réformateur. Le duc de Ferrare, son mari, catholique fort convaincu, mais de tempérament mou et velléitaire, tentait parfois de réagir contre l'envahissement de sa cour par des réformés. Mais il rencontrait en face de lui une femme opiniâtre et d'une grande habileté tactique. En effet, tandis qu'Ignace de Loyola³ succède à Calvin à la cour de Ferrare, mais cette fois à l'invitation du duc, Renée cesse de fréquenter les églises, s'abstient des sacrements et refuse de se confesser. Et pourtant en 1543, elle trouve le moyen de se faire accorder par le pape Paul III, de passage à Ferrare, un bref⁴ l'exemptant de toute juridiction ecclésiastique autre que celle du Saint Office romain. C'était recevoir une preuve de confiance du chef de l'Église catholique ; c'était surtout se mettre à l'abri de l'inquisition locale et du pouvoir de l'évêque. Ainsi Renée réalisait ce tour de force d'avoir le pape pour défenseur et Calvin pour inspirateur ! Faut-il l'accuser de double-jeu ? Non, la limite entre hérésie et orthodoxie était encore imprécise : le respect de l'Église romaine pouvait se concilier avec le désir d'en voir corriger les abus. Mais avec un tout autre pape, elle n'eût pas réussi ce tour de force : il était spécialement tolérant car la piété de Renée était fort peu catholique !

Ferrare, capitale littéraire et universitaire, était devenu grâce à la duchesse un foyer de calvinisme, le phare et le modèle des villes voisines, Modène et la Mirandole, elles aussi centres de résistance et de protestation religieuse. Renée correspondait avec Calvin mais aussi avec Bullinger ; elle faisait envoyer des subsides aux réformés en Suisse.

Parce qu'on parle ici des femmes, on ne peut passer sous silence la personnalité remarquable d'Olympia Morata. Cette jeune fille, qui avait été enfant prodige, parlait et écrivait, à 15 ans, en grec et en latin. C'est à cet âge que la duchesse Renée lui demanda d'être l'éducatrice de ses filles. Son père était ouvertement luthérien, et elle-même penchait vers les idées de Calvin. Elle s'était en effet convertie à la lecture des livres saints : « Une lumière divine a lui dans les ténèbres de mon âme, écrit-elle, et dans son éclat, que rien ne saurait ternir, me tient lieu de trésor. » Elle épousa un jeune docteur en médecine et le suivit en Allemagne où elle continua de protéger les réformés. Mais le jeune couple eut une triste fin :

³ Fondateur de l'ordre des jésuites.

⁴ N.D.L.R. : lettre du pape, de caractère privé, portant sur des matières de moindre importance que celle dont traite la bulle.

ils moururent l'un et l'autre des suites des maladies qu'ils avaient contractées au siège de Schwinfurt en 1555. Elle avait 29 ans.

Les successeurs de Paul III se montrent moins tolérants que lui. Le saint siège s'inquiète et adresse au duc des lettres de plus en plus comminatoires. Aussi Hercule, qui avait craint jusque là de mécontenter la cour de France en exerçant des pressions trop fortes sur la fille d'un roi, finit-il par trouver l'accord et du roi de France Henri II, et du pape Jules III. C'est alors que se rejoignent à Ferrare, pour obliger Renée à se rétracter, un inquisiteur français, l'inquisiteur local, un jésuite et le frère d'Hercule, cardinal. En même temps, Calvin avait fait envoyer un ministre français pour assister Renée dans ses épreuves. Elle tient bon. Puis on tente de l'isoler ; on lui retire ses filles, on lui enlève ses serviteurs, tous acquis à la Réforme. Elle tient bon. Alors, on l'enferme. Au bout d'une semaine, elle paraît abdiquer. Calvin apprend la nouvelle et se lamente. Trop tôt. Car, à peine sortie de prison, elle reprend de plus belle ses relations avec le parti protestant et le réformateur lui-même. Mais à cause des persécutions qui sévissent, elle use de plus de discrétion.

Quand le duc meurt en 1559, Renée décide de regagner la France et ce, contre l'avis de Calvin : la Réforme italienne n'aura plus cet appui. Elle se retire dans son château de Montargis où elle entend désormais, et ouvertement, protéger ses coreligionnaires et prêcher l'Évangile. Elle assiste au colloque de Poissy en 1561, convoqué par Catherine de Médicis dans l'espoir d'une réconciliation. Mais il ne reste rien de cet espoir après le massacre de Vassy perpétré par le chef du parti catholique, le duc de Guise, qui est le propre gendre de Renée ! À ce massacre, succédèrent d'autres massacres et les réfugiés affluent au château de Montargis : on en compte six cents en ses murs ! Par dérision, les catholiques le comparent à un Hôtel-Dieu. Au nom du roi, le duc de Guise, son gendre, menace Renée de renvoyer les huguenots qu'elle protégeait. Mais elle avait appris avec le duc de Ferrare l'art de faire des réponses dilatoires. Guise finit par lui envoyer quatre compagnies de cavaliers. Elle répondit que s'ils voulaient s'emparer du château, il faudrait qu'ils tuent d'abord la fille d'un roi. L'argument les fit reculer. Six jours après, Guise était assassiné.

Hôtel-Dieu, le château de Montargis l'est un peu ! Le médecin Ambroise Paré, qui inclinait aux idées nouvelles, vient y soigner les malades.

Parce que Renée, fille de roi, jouit d'une certaine immunité, une colonie de pasteurs peut venir s'installer dans les plaines du Gâtinais sous sa protection. Renée va même jusqu'à fonder un collège en 1564 : on y enseigne les lettres latines et grecques, les mathématiques, mais aussi l'hébreu et la Bible. Elle paie elle-même les professeurs et fournit le papier aux élèves dont elle fait relier les livres.

Après le massacre d'Orléans, le château devient à nouveau lieu de refuge. Mais en septembre 1569, sommée par le roi Charles IX, Renée doit se résigner – tant la menace est forte – à expulser les quatre cent soixante huguenots réfugiés dans ses murs, mais elle les renvoie avec 150 charettes, 8 coches, des chevaux et des vivres...

Après la Saint-Barthélémy, elle rouvra ses portes aux fugitifs, malgré le procès que le Parlement lui fait, comme rebelle, malgré une situation financière de plus en plus difficile. Quand elle meurt à Montargis le 15 juin 1575, c'est d'usure, plus que de maladie. Elle aura résisté jusqu'au bout.

Vittoria Colonna, marquise de Pescara

C'est une illustre famille que celle des Colonna ! Vittoria, sur qui porte notre étude, naît vers 1492 à Marino : elle est la fille du grand connétable de Naples, Fabrizio Colonna. À dix-sept ans, elle épouse sur l'île d'Ischia, Ferdinand d'Avalos, marquis de Pescara, un des meilleurs généraux de Charles-Quint, celui-là même qui battra François I^{er} à Pavie en 1525. Mais il meurt la même année des suites de ses blessures, laissant une veuve éplorée. Éplorée,

elle l'est en effet : les poèmes, de type pétrarquien⁵, qu'elle se met à écrire dès lors, exaltent les qualités de son défunt époux. Mais, plus que dans la poésie, c'est dans la foi qu'elle trouve un véritable réconfort. Car n'est-ce pas la conversion personnelle qu'évoque cette strophe ?

« La main qui a fait le ciel a refait mon âme, et elle s'est montrée si compatissante à ma prière que, tout joyeux qu'il est, mon cœur qui brûle, tremble encore d'étonnement. »

Et encore :

« J'attache ma barque à une pierre qui ne cède jamais, à la roche vive de Jésus-Christ de sorte que je puis à toute heure me réfugier au port. »

Elle erre désormais de couvent en couvent – elle errera d'ailleurs toute sa vie, d'Orvieto à Florence, de Lucques à Rome, de Rome à Viterbe...

Soucieuse d'éclairer sa foi, elle se lie avec ceux qui, alors, raisonnent avec le plus de pertinence et de liberté, et qui ne craignent pas de s'éloigner de l'orthodoxie. Parmi eux, citons d'abord Juan de Valdès (qu'il ne faudrait pas confondre avec le préreformateur lyonnais du XII^e siècle). Juan de Valdès est un espagnol installé à Naples, partisan convaincu des thèses luthériennes. Autour de lui gravitent des hommes qui prendront parti ouvertement pour la Réforme et dont le lot sera le bûcher – c'est le cas de Pierre Carnesecchi, secrétaire du pape Clément VII – ou l'exil : ainsi se réfugieront à Zurich, à Genève, à Lausanne, Bernardo Ochino, général des Capucins, prédicateur de la justification par la foi, et le florentin Pierre Martyr Vermigli dont Théodore de Bèze dira qu'il était un « Phénix né des cendres de Savonarole ».

Des femmes d'élite, autres que Vittoria Colonna, évoluent dans ce cercle : Catherine Cibo, petite-fille du pape Innocent VIII et nièce de Léon X, qui apprit le grec et l'hébreu pour mieux pénétrer le sens des Écritures et qui mérita du Saint Office les titres de *haeretica, sectatrix haeticorum et doctrix monialium haeticarum...*⁶

Quant à Julie de Gonzague, si belle que, sur sa seule réputation, le sultan voulut la faire enlever, elle passa ouvertement au luthéranisme : en lisant ses écrits, le pape Pie V devait dire qu'il l'aurait fait brûler, si elle n'était déjà morte...

Vittoria Colonna, elle, ne renonça jamais définitivement au catholicisme : ses aspirations religieuses étaient essentiellement d'ordre mystique ; sans doute aussi avait-elle peu de goût pour la dogmatique. Mais elle professa toutefois la justification par la foi ; sa doctrine de la grâce était résolument luthérienne : aussi fut-elle d'ailleurs inquiétée par l'inquisition dans l'affaire Carnesecchi. En mai 1537, nous la trouvons, et pour dix mois, à Ferrare, auprès de Renée de France et l'on imagine sur quels points durent porter leurs entretiens ! Elle obtint que Bernardo Ochino prêchât l'Avent en présence de la cour ducale. Par Renée, qui lui en procura l'amitié, elle put entretenir un échange de lettres très suivi avec Marguerite de Navarre, avec qui elle partageait le goût et la pratique de la poésie.

À partir de 1540, elle connut Michel-Ange, déjà âgé, à qui elle inspira un sentiment passionné, et platonique. Lors de ses séjours à Rome, le dimanche, dans l'église Saint-Sylvestre-au-Quirinal, elle faisait lire les épîtres de Paul à ceux qu'elle invitait à se joindre à elle. Puis les assistants discutaient ensemble des textes entendus. Parmi eux se trouvait Michel-Ange, qui avait toujours été un esprit religieux, mais qui, dès lors sous son influence, pencha plus nettement vers le luthéranisme. Cette influence est sensible dans ses derniers poèmes, car il fut aussi poète. Vittoria Colonna meurt, avant lui, en février 1547. Il lui surviva dix-sept ans et gardera toujours l'empreinte de sa spiritualité.

⁵ N.D.L.R. : Pétrarque, poète italien du XIV^e siècle.

⁶ « hérétique, amie des hérétiques, enseignante des moniales hérétiques ».

Il est bien d'autres femmes qui-ont favorisé l'annonce de l'Évangile. On aurait pu ici évoquer par exemple Jeanne d'Albret, fille de Marguerite de Navarre, ou encore Lady Huntington, amie de Whitefield, qui prit fait et cause pour le méthodisme au XVIII^e siècle.

La personnalité des trois femmes que nous avons retenues, nous a paru d'autant plus intéressante qu'elles furent en butte à une situation difficile de résistance, d'opposition, d'inquisition. Elles ne furent pas oisives et généreuses comme beaucoup de femmes de leur rang. Leur générosité fut de celles qui coûtent, leur activité leur fit courir bien des dangers. Sans doute en cela elles sont des exemples, en un temps où, en Occident, le courage se fait rare, où l'engagement fait peur...

(Mis en forme en juin 2007 ; mis en ligne avec l'autorisation de l'auteur)